



BECOMING A GOLDEN GIRL

Bruno Perreau

Au tout début des années 90, j'ai une dizaine d'années. J'habite Chalon sur Saône, une ville moyenne, située en Bourgogne, à 400 km au sud de Paris. C'est l'été et je découvre pour la première fois, à la faveur des grilles de programme de FR3 (aujourd'hui France 3), un programme télévisé diffusé en anglais, avec des sous-titres français. Si la pratique est déjà courante dans les grandes métropoles, aucun des cinq cinémas de ma ville natale ne diffusent alors des films en version originale (je crois que c'est encore le cas). Je commence l'apprentissage de l'anglais à l'école et l'excuse est donc parfaite pour regarder la télévision

dès le matin. Mais mon désir est ailleurs. La série diffusée par FR3 s'appelle The Golden Girls, titre maladroitement traduit en français par Les Craquantes. Si je regarde cette série avec assiduité, ce n'est pas ni pour l'anglais auquel, sans les sous-titres, je ne comprends quasiment rien, ni simplement pour flemmarder devant la télévision. Je suis tout simplement fasciné par le spectacle qui m'est offert, celui de quatre femmes âgées, vivant en colocation au fin fond de la Floride, et réinventant, à chaque épisode, un mode de vie qui semble n'appartenir qu'à elles. Quelle brèche ce spectacle a-t-il bien pu ouvrir dans l'univers du jeune garçon homosexuel que j'étais ? Quelle forme d'empowerment peut-il réellement s'opérer par-delà les frontières linguistiques, culturelles et géographiques ?

Je n'aspire ici à échafauder aucune théorie qui viendrait expliciter l'épistémè qui articule, en Occident, féminité hétérosexuelle, vieillissement et homosexualité masculine. Cette tâche requiert une investigation généalogique méticuleuse, qu'Eve Kosofsky Sedgwick a entreprise à plusieurs reprises (notamment dans son *Epistemology of the Closet*) et que je me garderais bien d'engager ici dans l'espace qui m'est imparti. J'aimerais toutefois soulever quelques hypothèses qui, à partir d'un bref exercice d'auto-analyse, montrent que le spectacle de la féminité a, entre autres fonctions, celle de fabriquer des spectateurs érotisés qui font ainsi l'apprentissage de la bipolarité du monde social, notamment des rôles de genre et des frontières entre privé et public. Or, il me semble que l'ironie qui traverse les Golden Girls tient à la façon dont y est en permanence exposé l'échec inéluctable de la féminité (y compris dans sa glorification parodique), et, avec elle, de la masculinité, de l'hétérosexualité, et de la sexualité elle-même, non comme pratiques, mais comme grilles d'interprétation du monde. L'idée de complémentarité sexuelle constitue en effet « le manque » comme un principe d'organisation que seul le pouvoir de la parole pourrait venir combler (ce que Derrida appelait le phallogocentrisme). La force des Golden Girls est de faire trébucher ce dispositif en créant ses propres contre-publics pour qui l'échec de la féminité vient confirmer l'absence de sens des catégories sexuelles auxquelles ils sont quotidiennement confrontés, catégories qui, en dépit de toutes les prescriptions normatives, ne parviennent jamais à faire écho à leur relation au langage et aux catégories.

Revenons donc aux Golden Girls. Les quatre personnages vivent ensemble. Elles incarnent un idéal de vie amical, une solidarité et un souci de transmission qui n'est pas sans rappeler certains modes de vie gays, en particulier dans un contexte (les années 80 et 90) où la conjugalité n'est l'objet d'aucune reconnaissance institutionnelle. Mais, l'habileté de la série est moins dans le mimétisme que dans le décalage. Le mode de vie des quatre amies ne se veut pas nécessairement alternatif. Pour preuve le fait que deux des personnages Sophia et Dorothy sont mère et fille. La colocation entremêle relations familiales et amicales et joue à les indéfinir en s'amusant des repères habituels de genre, de génération, d'âge et de sexualité. Dorothy, la fille, jouée par Bea Arthur mesure aisément 30cm de plus que Sophia, la mère (jouée par Estelle Getty). Dorothy incarne des standards de masculinité par sa stature et sa voix grave, mais les interactions entre les Golden Girls jouent à déréaliser la masculinité plus qu'à ne l'accomplir. L'ironie constante de Sophia envers sa fille contribue à faire échouer toute position dominante associée

à son identité de genre. Sophia est elle-même à la fois matriarche par tradition (elle est sicilienne) mais suffisamment fragile physiquement pour que les rapports de dépendance aux trois autres femmes (à commencer par ceux qui la lie à Dorothy) ne soient inversés. La masculinité de Dorothy contraste avec le personnage de Blanche (joué par Rue McClanahan), séductrice, à la recherche d'une forme archétypique de féminité (que l'âge ne lui permet jamais d'endosser totalement) et de Rose (joué par Betty White), désarmante de naïveté, qui fait co-exister enfance et vieillesse dans la même personne. Il y aurait beaucoup à analyser dans les relations de ces personnages, l'impensé lesbien, les performances drags qu'elles accomplissent, le rôle très périphérique des hommes hétérosexuels, etc. Il faudrait pouvoir détailler plusieurs épisodes, suivre l'évolution des personnages, l'interface des scénaristes et du public, les communautés de fan, etc. Mais, l'exercice qui m'est demandé est plus personnel. C'est donc à cette seule tâche que je vais m'atteler.

Les quatre Golden Girls ne connaissent la vie de couple qu'épisodiquement. Elles sont surtout constituées par leur amitié, valeur la plus pérenne de la série. Dans un contexte très homophobe, je ne peux alors qu'être rassuré par cet exemple qui permet de vivre une sexualité détachée du couple et de la visible sociale qu'il comporte (et qui, alors, peut m'exposer à davantage de rejet et de violence). Les Golden Girls vivent dans un monde de femmes. Élevé par ma mère, elle-même « coach » d'une équipe de basket féminine, je connais cet univers. Enfant, j'y ai toute ma place. Mais, à l'adolescence, me voici arraché à ce monde (à la fois par certaines femmes qui ne souhaitent plus que je continue à en faire partie puisque j'appartiens désormais, par ma transformation physique même, au monde des hommes, et par la plupart des hommes de mon entourage qui, tout en ne pouvant pas ne pas me percevoir comme un de leurs semblables, ne supportent pas l'idée que je leur préfère un autre monde). Les Golden Girls tranchent donc avec l'homosocialité masculine à laquelle l'on m'oblige à m'éprouver (cette épreuve impliquant à la fois la démonstration de la conquête hétérosexuelle et l'interdit du désir homosexuel, double objectif qui m'apparaît dénué de sens). L'âge des personnages me permet également d'esquiver le rejet des femmes elles-mêmes, la relation de séduction dont je pourrais être l'objet ou l'opérateur étant, dans le système normatif actuel, moins probable. Plus encore, je crois qu'il existe dans l'expérience de l'âge et dans celle de l'homosexualité des formes d'assujettissement et de subjectivation qui se font écho, et vous placent dans le registre du minoritaire (ce qui n'empêche évidemment pas d'autres rapports sociaux, de classe et de race notamment, d'être tout à fait dominants, ce que Didier Eribon montre très bien dans son magistral livre *Retour à Reims* et ce sur quoi, jeune homme blanc vivant dans une ville moyenne de province, je fais probablement cause commune avec les Golden Girls). J'irais plus loin encore : je crois que dans les Golden Girls, l'hétérosexualité est moins absente que neutralisée par le type de regard qui émerge de la relation au public. L'hétérosexualité n'y est pas qu'un spectacle, elle n'y est plus qu'un spectacle. D'une certaine façon, à l'inverse du narrateur, ostensiblement hétérosexuel, qui, chez Proust, découvre le monde des invertis en observant Jupien et Charlus dans la cour de l'hôtel de Guermantes, les Golden Girls donnent la possibilité de retourner ce mécanisme. Elles donnent à voir une hétérosexualité parodique à un spectateur qui ne saurait y croire vraiment. Se trouve donc posée la question du soi, comme étant d'abord constitué par la désidentification. Telle est la thèse soulevée par David Halperin dans *How to Be Gay ?* Il existe en effet plusieurs personnages homosexuels dans la série (le frère de Blanche épouse son partenaire avec l'assentiment de sa sœur et de ses trois amies). Le thème de l'homosexualité lui-même revient à plusieurs reprises. Par exemple, Blanche et Dorothy sont invitées dans un show télévisé alors qu'on les prend pour un couple lesbien. Dans un autre épisode, alors qu'une amie commune est « soupçonnée » d'être lesbienne, Blanche avance deux poncifs clairement lesbophobes : elle comprend d'abord « Lebanese » au lieu de « lesbian » (la figure de l'étranger recouvrant celle de l'étrange) puis se demande comment cette amie peut-elle être lesbienne puisqu'elle est attirante. Mais, très vite, son caractère de séductrice la conduit à ne pas supporter l'idée que cette amie lesbienne puisse être davantage attirée par Rose que par elle. Les scénaristes donnent ainsi un éclairage ironique au mécanisme même de la lesbophobie (de la panique suscitée par

le sentiment de dépossession). Pourtant, malgré ces nombreuses occurrences, l'homosexualité m'est apparue invisible. Ce ne furent ni les personnages gays de la série, ni le thème de l'homosexualité qui retinrent mon attention, mais la possibilité d'une désidentification parodique de l'hétérosexualité, par le spectacle d'une féminité redessinée par l'expérience du vieillissement. Les Golden Girls travaillent en effet à développer leur autonomie dans un des contextes normatifs les plus contraignants en Occident, le vieillissement chez les femmes. Par analogie, c'est la possibilité d'une réappropriation de soi en tant qu'homosexuel abjecté de toute part que je trouvais dans ce spectacle télévisé. Son caractère fictionnel, loin d'amoindrir ce « fantasy-echo » pour reprendre le terme de Joan Scott, en préservait en quelque sorte la puissance onirique, en renforçant la croyance en un « ailleurs ». Quelques années plus tard, le site internet de la FNAC venait ironiquement me rappeler que cette expérience de projection avait aussi un « ici » : mon livre *Le choix de l'homosexualité* sorti en 2007 aux éditions EPEL y apparaissait non pas associé à mon nom, mais à celui de Blanche Perreau. Je me gardais bien de leur signaler cette erreur.